

Christophe Coquin

*Dans le cerveau, la mort*

Une enquête de Viktor Kurt



ISBN : 9798641692531

Juillet 2020- © Christophe COQUIN

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation, etc... réservés  
et interdits pour tous pays : Christophe Coquin



**Christophe Coquin**

**Dans le cerveau, la mort**

Une enquête de Viktor Kurt



« La moralité est la faiblesse de la cervelle... »

*Une saison en enfer*

Arthur Rimbaud





**Paris.**  
**Novembre.**  
**Samedi.**  
**8 h 30.**

C'est décidé. La nuit prochaine, je ne dormirai pas seul. Trois semaines. Ça fait trois semaines que je combats ma terreur nocturne pour tenter de me sentir vivant. Pour espérer être accompagné. Mais il n'y a personne à mes côtés. Personne à qui tenir la main. Aucun corps à caresser. Depuis ma dernière relation, chaque nuit la douleur de la solitude m'éviscère toujours un peu plus. Même un porc qu'on égorge doit moins souffrir que moi. Alors, aujourd'hui, je mettrai la main sur celui ou celle qu'il me faudra en souhaitant ne pas me tromper. Encore une fois. Pourrai-je ainsi enfin être heureux ? Compris ? Je ne sais pas. Mais ce soir, je serai allongé à côté d'un corps pénétré, magnifié par ma tendresse et l'amour que j'ai à donner. Un corps inerte. Pour toujours.

**Bruxelles.**  
**Deux mois plus tard.**  
**Mercredi.**  
**18 h 00.**

La commissaire Gurtvard croule sous les dossiers des affaires criminelles qui s'empilent sur son bureau. Depuis deux jours, des règlements de comptes entre bandes rivales du quartier de la gare du Midi font définitivement tomber les petites frappes qui pensent avoir l'envergure de truands internationaux. Ce ne sont que des voyous, trafiquants, souvent meurtriers, qui s'affrontent à la manière des caïds du début du siècle passé sans avoir ni leur classe, ni leur talent et encore moins leur code de conduite. Ils s'entretuent pour prouver on ne sait quoi, à on ne se sait qui, en espérant gagner à chacune de leur sortie un jour de plus sur leur minable et

insignifiante existence. Abigaël Gurtvard ne l'avoue à personne, mais elle est très satisfaite de voir Bruxelles débarrassée de ces merdeux pour lesquels elle n'a pas la moindre considération. Si cela n'augmentait pas le travail de ses équipes, elle serait même prête à encourager ces connards à s'entretuer à la moindre occasion, tels des rats prisonniers dans une cave nauséabonde et qui n'auraient d'autre choix que de se dévorer pour tenter de sauver leur peau de crevards.

– Rentre, Viktor.

Trente minutes auparavant, Viktor Kurt a reçu un message de la commissaire lui demandant de venir la rejoindre sur son lieu de travail. Il n'a pas répondu à ce SMS. Il a compris que son amie avait besoin de lui pour une nouvelle enquête. Il a quitté son loft situé au sommet de la plus grande tour de Bruxelles, enfourché sa moto et s'est empressé d'arriver à travers un froid urbain qui lui a glacé le visage. Il entre dans le bureau d'Abigaël établi au deuxième étage du commissariat central. Depuis plus d'un an, et sa nouvelle prise de fonction de commissaire principale, elle a appris à gérer des dossiers et à être un peu moins sur le terrain. Ce qui, pour la femme d'actions qu'elle est, ne lui plait pas vraiment.

– Que puis-je faire pour toi ? lui demande Viktor.

Abigaël prend le premier dossier sur la pile, jette un rapide coup d'œil à son ami.

– Tu es très élégant ce soir.

Viktor, indifférent à ce compliment, regarde sa tenue : bottines noires impeccablement cirées, costume noir en flanelle, pull-over en cachemire gris perle et écharpe de même qualité, nouée avec dandysme autour de son cou.

– Pas plus que le minimum.

Abigaël sourit à cette réponse. Elle connaît son ami et son chic inné. Elle décroche le téléphone dissimulé sous des papiers, des notes et les dossiers qui s'étalent sur son bureau.

– Tom, vous pouvez monter, j'ai une affaire pour vous.

L'inspecteur Tom Naftel, à l'étage en dessous, venait d'éteindre son ordinateur et s'apprêtait à partir récupérer son fils chez la nourrice. Mais il ne peut refuser d'obéir à cet ordre. Il indique à la commissaire qu'il arrive. Viktor se dirige vers la fenêtre fermée. Il passe la main sur la vitre humide pour enlever un peu de buée. Sans parler, il regarde les va-et-vient des agents de police tels des automates sans personnalité qui s'agitent plus bas, dans la cour du commissariat.

Abigaël va fermer la porte de son bureau. Ce qu'elle a à lui dire doit rester confidentiel.

– J'ai besoin de toi. Tu dois aller à Paris.

– Tu plaisantes ?

– Je ne suis pas d'humeur.

– Tu sais que je ne veux plus y retourner.

– Je sais. Je connais tes raisons.

– Alors ? Pourquoi me demandes-tu ça ?

– Je n'ai pas le choix. Sur ce coup-là, Viktor, j'ai vraiment besoin de toi.

Il reste circonspect. Il ne comprend pas pourquoi Abigaël lui demande de partir à Paris, alors qu'elle est au fait que trois mois plus tôt, lorsqu'il y était en week-end avec Georg, son jumeau, ce dernier avait trouvé la mort. À l'automne, tandis que les deux frères sortaient de l'Opéra Garnier après avoir admiré, en soirée, un ballet mené par le danseur étoile Stéphane Bullion, Georg s'était fait mortellement renverser par un chauffard alcoolique. Sous le choc de l'impact, son artère fémorale avait été sectionnée et son corps en partie décharné par l'accident s'était éteint dans les bras de Viktor. L'eau de pluie qui s'abattait ce soir-là avait emporté dans les égouts parisiens, le sang et la vie de ce frère aimé au-delà d'une morale stéréotypée. Pour toujours, loin de Viktor qui perdait le dernier amour de sa vie sculptée d'angoisses, de ténèbres, d'excès, de traumatismes. Tous indélébiles. Depuis, tous les jours, sans plus aucun besoin d'exister, il se demandait à quel moment lui aussi allait enfin avoir le

privilège de quitter cette vie devenue viscéralement insupportable. En attendant, il survivait en traquant des criminels dont la perversité était insoutenable pour le commun des mortels, mais qui pour lui était une énergie au même titre que les substances illicites qui maintenaient son cerveau en perpétuelle stimulation. Mais comme toujours, il dissimulait son mal de vivre grandissant et l'attente de sa fin de vie qu'il espérait aussi violente que celles des victimes sur lesquelles il enquêtait depuis près de trois décennies.

– Explique-moi ! Pourquoi devrais-je accepter de retourner dans cette ville maudite ?

Tom frappe à la porte du bureau.

Abigaël l'autorise à entrer. Le jeune inspecteur coiffé de son éternelle casquette portée à l'envers sur la tête s'exécute.

Elle lui tend le dossier dont elle veut qu'il s'occupe.

– Deux petits cons qui se sont entretués devant la Gare du Midi. Vous gérez ça et vous classez le dossier vite fait. Pas besoin d'en faire des tonnes pour ces rebus.

Elle montre tous les autres dossiers.

– Vous voyez, après il y a ceux-là. Pour certains, nous n'avons pas la chance qu'ils se soient entretués, alors il faudra enquêter pour tenter de dénicher celui qui a appuyé sur la détente. Mais là aussi inutile d'en faire des tonnes. Si vous chopez une racaille ou un minable parmi le lot, ce sera toujours ça, sinon, vous m'escamoterez le dossier pour prendre le suivant. J'ai besoin de rendement, pas de zèle dans ce genre de crimes.

– Pas de souci, commissaire. Viktor, bonne soirée.

– Merci Tom, à vous aussi.

Tom et Viktor se connaissent depuis plus d'un an. Depuis la première enquête sur laquelle ils ont travaillé et qui leur a permis de révéler au grand jour les meurtres perpétrés par l'un des héritiers les plus fortunés de Belgique. Ils ont appris à travailler ensemble. À s'apprécier. Ce qui pour Viktor n'était pas évident puisqu'il n'aime pas ses contemporains et leur vision standardisée d'un monde dans lequel il ne trouve

pas sa place. Mais Tom est un jeune homme facile à vivre. Une exception sans complication. Il ne demande rien. Un exécutant qui fait preuve de bonne volonté sur chaque affaire et qui refuse par principe toute confrontation avec ceux qui travaillent avec lui. Viktor s'est accommodé de sa présence et de son aide d'ancien *hacker*, parfois utile. Tom, lui, a surtout appris à accepter la personnalité dictatoriale, solitaire, cynique de cet enquêteur qui surfe avec agilité sur la vague de l'illégalité pour résoudre ses enquêtes. Sans jamais dépasser une limite légale qui le ferait tomber, Viktor édicte toujours les règles du jeu afin de mettre la main sur son meurtrier. Son esprit vif et instinctif dope Tom qui reconnaît apprécier leur collaboration. Elle lui donne le sentiment de ne pas être un flic comme les autres devant respecter une bureaucratie exagérée. Surtout lorsqu'il se retrouve confronté à des affaires qui nécessitent de sortir, un peu, des sentiers balisés par des technocrates qui ne connaissent rien au terrain. En Viktor, il a trouvé le partenaire idéal. Il redescend dans son bureau sans fermer la porte de celui d'Abigaël. Pour la deuxième fois, elle la ferme, mais avec une virulence qui démontre à Viktor son énervement en cette fin de journée hivernale.

– Tu as l'air à cran ?!

– J'ai un boulot de dingues. Et avec ce qui m'est tombée dessus hier soir, je joue ma place.

– Est-ce pour ça que tu as besoin de moi ?

Abigaël finit son troisième café noir en moins d'une heure et lance le gobelet vide dans sa poubelle qui déborde de papiers et de restes de sandwichs dont les plus vieux commencent à moisir.

– Gagné !

Viktor n'a jamais laissé tomber son amie. Et même s'il n'a aucune envie de retourner à Paris, il se demande si, malgré tout, il ne va pas accepter sa requête.

– Je t'écoute.

Abigaël allume sa lampe de bureau.

- On n’y voit que dalle ici. Bon, hier, j’ai reçu un appel.
- Et... ?
- C’était Mike Farmer.
- Qui est-ce ?
- Viktor, sur quelle planète vis-tu ? C’est notre ministre des Affaires étrangères.

Viktor qui ne s’intéresse jamais à la politique et encore moins à ceux qui la gèrent ne dit rien. Il attend de connaître les raisons de cet appel.

– Il m’a demandé de te mettre sur une enquête. C’est pour cela que je dois t’envoyer à Paris. Il y a quatre jours, on a retrouvé le corps de la femme de l’ambassadeur de Belgique.

– Et alors ? La police française ne peut pas s’en occuper ?

– Elle s’en occupe, mais les circonstances de la découverte du corps et surtout le statut de la victime ont obligé les enquêteurs à prévenir le ministère des Affaires étrangères français. Il a appelé son homologue belge et les deux se sont mis d’accord. La police française mène son enquête, mais officieusement nous menons la nôtre. Sur place.

– Officieusement ? C’est-à-dire ? demande Viktor suspicieux.

– On ne peut pas intervenir dans une enquête d’un autre pays. Mais il s’agit de la femme de l’ambassadeur. Alors...

– Alors la diplomatie prend le relais, ironise Viktor qui déteste le concept même de la négociation d’apparat qui pour lui est plus de l’hypocrisie que toute autre chose.

– Elle a été retrouvée morte dans un hôtel. Dans une chambre d’hôtel. Entièrement nue. D’après les Français, c’est le cinquième corps découvert dans les mêmes conditions.

– Tu veux dire dans un hôtel ?

– Non, dans les mêmes conditions meurtrières. Les enquêteurs ont bien entendu compris qu’il s’agit d’un tueur en série, mais ils piétinent. D’après le ministre, ils n’ont aucune piste.

Viktor commence à ressentir un intérêt pour cette affaire. Il s’assoit sur un des deux fauteuils blancs, face à Abigaël.

- Raconte.
  - Elle a été étouffée.
  - C’est tout ? Un assassin avec si peu d’imagination ?
  - Non, ce n’est pas tout...
- Abigaël prend quelques secondes de pause pour décrire ce qui est arrivé à la femme de l’ambassadeur.
- Après l’avoir étouffée, l’assassin lui a percé un trou à l’arrière du crâne. Ensuite, il aurait fixé une sorte de tuyau ou tout au moins un appareil qui lui aurait permis d’aspirer de la substance cérébrale. Pour finir...
- Après cette description détaillée, Viktor ressent l’excitation monter en lui.
- Pour finir ?
  - Il a couché avec son cadavre.
  - Il a violé le corps !?
  - D’après le légiste, il n’y a eu aucune violence dans la pénétration. Donc oui, légalement il a violé son cadavre, mais le légiste parle plus d’actes sexuels post-mortem sans violence.
  - Donc nous avons affaire à un psychopathe nécrophile et tu m’envoies lui courir après. Encore heureux pour moi qu’il ne s’attaque qu’aux femmes.
  - Justement dans ses précédentes victimes, on compte un homme et trois femmes. Il ne fait aucune distinction. Seuls la mise à mort et ce qu’il fait après sont toujours identiques.
  - Super... Si je comprends bien je vais devoir débusquer cet homme en évitant de me faire aspirer le cerveau avant d’être violé ?
- Abigaël, bien qu’elle n’en ait pas envie, sourit de cette analyse claire et précise.
- C’est bien résumé.
  - Pourquoi les Français n’ont-ils pas mis la main dessus ?
  - C’est simple, ils n’y arrivent pas. Il n’y a aucun lien qui pourrait relier les victimes. Elles sont toutes différentes. Des deux sexes, jeunes ou pas. Pas de situation professionnelle identique. Des mariés, des célibataires. Français, étrangers.

Avec ou sans famille. Bref, le seul point commun est que toutes résident à Paris et que les meurtres sont commis dans un périmètre incluant plusieurs arrondissements. La police française pense que l'assassin choisit ses proies totalement au hasard ce qui rend l'enquête très compliquée. L'inspectrice en charge de la résoudre n'arrive pas à trouver le fil conducteur. Une chose positive tout de même, elle a réussi à contenir l'affaire et rien n'est sorti dans la presse.

– Le meurtrier agit certainement dans un rayon autour de chez lui. Quels arrondissements ?

Abigaël ouvre son grand sac à main Longchamp. Elle y prend un paquet de feuilles négligemment mélangées à ses effets personnels.

– Le ministre m'a envoyé ça par mail hier soir.

Elle tourne les quelques pages.

– Premier, troisième et huitième arrondissement.

– La plupart des quartiers les plus chers de Paris regroupés les uns à côté des autres. Où a été retrouvé le corps de la femme de l'ambassadeur ?

– À l'hôtel Meurice, dans le premier arrondissement.

– La femme de l'ambassadeur a suivi un homme dans un hôtel ?

– Probablement, et cela ne facilite pas les choses, car comme tu peux t'en douter il ne pensait pas que sa femme chercherait à savoir si l'herbe était plus verte ailleurs.

– Belle formule pour dire qu'elle le trompait.

– Comme tu le vois, je fais des efforts de langage.

– De l'ADN ? Des témoins ? Des empreintes ? Quelque chose à me mettre sous la dent ?

– Pas de témoin, pas d'empreinte et le seul ADN retrouvé est celui du cadavre. Aucun de l'assassin. Pas de sang, pas de poils ou cheveux, pas de sperme. Rien. Le néant depuis la découverte du premier corps.

– Les caméras de surveillance du Meurice ont tout de même montré quelque chose ?



– Oui. On voit la femme de l’ambassadeur arriver seule en milieu de soirée. Elle n’est jamais ressortie. Toutes les autres personnes visibles sur les enregistrements ont été identifiées par le personnel de l’hôtel. Il s’agit de clients.

– Le meurtrier pourrait donc être un de ceux-là ?

– Non. Ils ont été interrogés par la police judiciaire de Paris. Ils ont des alibis. Ce sont des touristes de passage, des chefs d’entreprises qui avaient des rendez-vous et quelques vedettes.

– Et le personnel de l’hôtel ?

– Je n’ai pas eu d’informations sur eux. Mais je suppose qu’ils ont tous été, eux aussi, interrogés.

Viktor reste stoïque, puis :

– Abigaël, comment veux-tu que je trouve un fantôme en plein Paris sans aucun élément ?

Elle remet à Viktor les feuilles réceptionnées du ministre.

– La seule chose que j’ai pour toi est ce dossier. Et précision : tu n’es autorisé à enquêter que sur la dernière victime parce que cela concerne directement la Belgique. Et quand je dis « autorisé », je veux dire que tu es « envoyé sur place ». Alors, essaye de faire preuve de discrétion, de tact et, cette fois-ci, surtout cette fois-ci, prends des précautions dans tes relations avec les autres. Et ne te mêle pas des meurtres précédents. Seulement de celui de la femme de l’ambassadeur. Compris ?

– Je ferai comme je peux avec ce que j’ai. Aurai-je au moins un contact au sein de la police française ?

– Notre ministre a proposé ta collaboration passive, et j’insiste sur le mot « passive », avec l’inspectrice chargée de l’affaire. Elle sera là pour te donner des informations. Elle ne sera pas ton adjointe. Tu saisis la différence, je suppose. Son nom...

Abigaël farfouille au milieu de *post-it* collés un peu partout sur son bureau.

– ... Carol Youssouppoff Orlov.

– Me laisses-tu le choix de refuser ?

– Bien entendu ! Je ne t’ai jamais obligé à accepter une affaire. Mais si ce n’est pas toi qui y vas, je ne pourrai envoyer personne. Tu es le seul à avoir les facultés mentales et la vision intuitive pour mettre la main sur cet assassin. Après, si tu réussis, ne t’attends pas à recevoir des honneurs ou des remerciements. Ce n’est pas le genre de la maison et la police française n’apprécierait pas trop.

– En plus, il va falloir que je travaille en sous-marin.

Viktor ne semble pas être très enclin à courir après un psychopathe introuvable. Abigaël en est consciente, mais elle connaît son ami. Elle est persuadée qu’en réalité, derrière une apparence réfractaire, il est excité à l’idée de chasser un nouveau tueur d’une exceptionnelle perversion.

– As-tu des photos de la femme de l’ambassadeur ? Comment s’appelait-elle ?

– Regarde. Ça doit être noté sur les feuilles transmises par le ministre.

Viktor tourne les pages du dossier.

– Katya Gottenberg, épouse de l’ambassadeur Allan Gottenberg.

Il examine les photos reçues par mail et imprimées sur des feuilles A4.

– C’est un photomontage ??

– Non, ce que tu vois est bien la scène de crime.

– Je comprends pourquoi l’inspectrice française n’a rien trouvé ! En plus d’aspirer le cerveau de ses victimes, l’assassin nettoie tout après son passage. Incroyable, je n’ai jamais vu ça. Pas une goutte de sang. La victime est allongée comme s’il n’y avait plus qu’à la mettre dans son cercueil. Il en a pris soin avec une incroyable délicatesse. Un véritable tableau. C’est magnifique.

– Pardon ?

– Oui, je trouve ça beau. Une œuvre d’art. Il a pris soin de cette femme. Il y a une raison à ça et donc je ne crois pas qu’elle ait été sélectionnée au hasard. Déjà sur ce point, je pense que les Français font fausse route. Certes, c’était sa

proie, mais il l'a choisie aussi avec respect et jusqu'au bout il l'a respectée.

– Je crois que tu réussiras toujours à me surprendre.

– Son plaisir n'est pas de faire du mal à ses victimes puisque la mise à mort se passe par étouffement. Une méthode qui fait partie des moins violentes. Et c'est seulement après qu'il devient un autre. Je pense que nous sommes confrontés à une espèce de Docteur *Jekyll* et *Mister Hyde*. Son plaisir survient après la mort. Je pourrais comprendre l'acte sexuel. Ce n'est pas la première fois que je croiserais la route d'un nécrophile, mais l'aspiration du cerveau, là je dois dire que pour l'instant, je ne comprends pas.

Abigaël lève les sourcils de surprise.

– Tu as déjà enquêté sur un nécrophile ??

– Oui, je travaillais encore à Paris. Un type violait ses victimes, mais à la différence de cette nouvelle affaire, lui, découpait les corps et violait le tronc.

L'éccœurement se lit sur le visage d'Abigaël.

– Ne m'en dis pas plus, merci ! Mais ici, il n'y a peut-être rien à comprendre. Ce mec prend son trip en agissant ainsi. C'est un malade mental. Rien qu'un malade mental qu'il faut stopper.

– C'est certain qu'il prend son trip et je vais devoir deviner les raisons pour mettre la main dessus.

À cet instant, Abigaël sait que Viktor a accepté sa mission, car un stimulus invisible a pris le pas sur son refus de retourner à Paris pour une enquête qui sera sûrement une des plus difficiles de sa carrière. Elle lui tend une petite enveloppe.

Il l'ouvre, regarde le billet de train qui s'y trouve.

– Tu n'as pas perdu de temps. J'ai juste celui de rentrer chez moi pour préparer mon sac de voyage. Et si j'avais refusé ?

– Le billet est remboursable. Mais la question ne se pose plus puisque tu pars ce soir. Thalys de 21 h 13. L'inspectrice française t'attendra à la gare du Nord pour te conduire à ton

hôtel où je ne sais où pour te loger. Tu verras ça sur place. L'ambassade s'en est chargée.

Viktor n'ira pas dans l'hôtel choisi par l'ambassade. Il ira au Meurice. Peu importe que cet hôtel soit un des palaces les plus chers de la capitale. Il veut aller là où le corps de Katya Gottenberg a été retrouvé. Il veut voir. S'imprégner d'un drame auquel il n'a pas eu le plaisir d'assister.

Abigaël prend, en haut de sa pile de dossiers, le prochain qui concerne les récents règlements de comptes.

– Si ça ne t'ennuie pas, je dois continuer à gérer tous ces cas de malfrats qui se dégomment les uns après les autres. Ils me font vraiment chier ces petits cons ! Si seulement ils pouvaient tous s'entretuer une bonne fois pour toutes !

– Calme-toi, tu vas finir par faire une crise d'hystérie, s'amuse Viktor.

Il se lève, embrasse son amie et quitte son bureau dans un état d'esprit mêlant enthousiasme et crainte. L'enthousiasme de courir après un nouveau tueur. La crainte de retourner dans un Paris synonyme de souffrance. Mais il veut croire que celle-ci sera effacée par un prochain assassinat de ce nécrophile dont il pourra contempler l'œuvre géniale.

## **Paris.**

**22 h 40.**

Le Thalys en provenance de Bruxelles entre en gare de Paris Nord sous une pluie torrentielle. Viktor laisse tous les passagers de la première classe descendre dans une précipitation incompréhensible puisque le train est arrivé à son terminus. Il n'a donc aucune raison de s'agglutiner sur un quai avec tout ce troupeau, alors que dans quelques minutes, il pourra y marcher avec plus de quiétude. Après la dernière famille descendue du train, il attrape son sac de voyage d'un cuir aussi lustré que ses bottines et, sur le quai de la gare, il se dirige vers les portiques de sécurité. Depuis